

Debbie Barnard, Tennessee Technological University, United States

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.1.59-68

Cuisine secrète : altérité et gastronomie dans *Les Belles de Tunis* de Nine Moati

Secret Cuisine: Alterity and Gastronomy in Nine Moati's *Les Belles de Tunis*

RÉSUMÉ

Le premier président de Tunisie, Habib Bourguiba, a établi le concept de la *tunisianité* afin d'englober toutes les influences culturelles qui avaient marqué sa nouvelle nation pendant des millénaires de domination extérieure ; pourtant, la définition bourguibienne du terme ne reconnaît pas les contributions culturelles de la communauté juive. *Les Belles de Tunis* de Nine Moati raconte l'histoire de cette communauté et montre la manière dont l'influence juive perdure dans la cuisine tunisienne. Cette influence s'oppose à l'altérité que le gouvernement tunisien a imposé à la communauté juive et exige une définition élargie du terme *tunisianité*.

Mots-clés : Tunisie, cuisine, altérité, juif, identité

ABSTRACT

Tunisia's first president, Habib Bourguiba, developed the concept of *tunisianité* to encompass all of the cultural influences that his newly independent nation had known over millennia of outside domination, but the term leaves out the important contributions of Tunisia's Jewish community. Nine Moati's novel, *Les Belles de Tunis* [The Beauties of Tunis], chronicles the history of this important community, and emphasizes the subtle ways in which Jewish influence manifests itself in Tunisian cuisine. This influence belies the alterity that the official marginalization of various governments in Tunisia has imposed on the Jewish community, and requires a broadening of Bourguiba's definition of *tunisianité*.

Keywords: Tunisia, cuisine, alterity, Jewish, identity

1. Introduction

Depuis la fin du protectorat français en Tunisie en 1956, le concept de l'identité tunisienne se base sur la culture arabo-musulmane, avec quelques éléments pris de certains groupes et présences antérieurs, tels les Amazighs et les Phéniciens. Habib Bourguiba, premier président de la Tunisie indépendante, appelait cette identité arabo-musulmane aux accents phéniciens et français la *tunisianité*, et l'a conçue comme une identité nationale qui « se caractérise par son ouverture aux influences successives [et] s'incarne dans une langue, l'arabe [...] ». Tant le poids

Debbie Barnard, Department of Foreign Languages, Tennessee Technological University, 715 Quadrangle, Cookeville, TN 38505 USA, dbarnard@ntech.edu, <https://orcid.org/0000-0001-5432-7904>

de son héritage historique que son appartenance à plusieurs cercles géopolitiques – la Méditerranée, l’Afrique, le monde arabo-musulman – justifient son ouverture vers la modernité » (Perez, 2013). Cette vision identitaire, qui se base sur l’arabe et l’islam, langue et religion officielles du nouvel état établi en 1956, ne laisse pas de place au rôle qu’a joué la communauté juive dans l’histoire du pays. Désigner l’arabe comme la langue officielle de la Tunisie indépendante a tracé une ligne définitive entre la fin du protectorat et la nouvelle nation indépendante, mais ce choix a aussi mis à l’écart la population juive, dont la majorité était scolarisée en français et ne parlait guère arabe. Distinguer seulement les influences arabes et françaises dans l’identité tunisienne détruit le palimpseste unique qui est la *tunisianité* et passe l’éponge sur la présence millénaire des juifs en Tunisie, sans reconnaître leurs contributions. Alors que la *tunisianité* de Bourguiba reste la clef de voûte de l’identité tunisienne moderne, cette vision de l’identité nationale insiste uniquement sur les aspects français et arabe de l’identité, bien que l’existence millénaire de la communauté juive en Tunisie exige que la liste des emprunts culturels dont la *tunisianité* est tissée se rallonge.

Les Belles de Tunis de Nine Moati nous offre un regard intime sur la communauté juive de Tunisie, la présentant à travers quatre générations, du milieu du XIX^e siècle, jusqu’à la fin du protectorat français en 1956. L’histoire suit les femmes d’une famille qui, tout comme la communauté dont elle reflète les mœurs et le développement, passe de l’exclusion réservée aux juifs à l’intégration au petit monde européen. Ce choix de protagonistes présente l’histoire de la Tunisie non-seulement de la perspective juive, mais également de la perspective féminine, deux points de vue qui ne s’offrent jamais guère aux lecteurs. De plus, le roman nous brosse un portrait de valeur inestimable des aspects quotidiens et historiques de la communauté juive, et montre comment ces aspects fonctionnent en tant que signes d’une *tunisianité* plus ouverte et plus large que celle de Bourguiba. Par exemple, si nous examinons les origines des comestibles que le livre de Nine Moati met en valeur, nous y trouvons une présence juive, découverte importante, vu le rôle que ces plats et boissons jouent dans la culture tunisienne. De par son choix des moments historiques où Moati présente ces comestibles, elle souligne l’importance et la permanence de la présence juive en Tunisie. C’est en analysant ces comestibles et leur mention dans le texte par l’objectif des grammaires d’altérité de Baumann et Gingrich (2006) que nous proposons d’explorer l’altérité de la communauté juive, et de montrer qu’en fin de compte, l’identité tunisienne n’est pas binaire comme la *tunisianité* de Bourguiba nous ferait croire, mais encore plus riche et complexe. Notre analyse montre surtout comment la grammaire de l’*orientalization* se transforme en grammaire de l’*encompassment*¹. Cette première

¹ Les trois grammaires sont nommées en anglais dans cette étude et nous les expliquons dans notre analyse du texte.

grammaire se borne à l'opposition binaire français–arabe, à l'exclusion de la communauté juive ; pourtant, quand nous examinons comment certains éléments se présentent dans le texte de Moati, nous constatons que l'*orientalization* cède sa place à l'*encompassment*, ou à une grammaire qui s'ouvre aux richesses des contributions des juifs tunisiens et les inclut dans une vision plus diverse de l'identité tunisienne. Le roman de Moati se passe entre 1857 et 1956, ou pendant un siècle qui a vu le début et la fin de la domination européenne en Tunisie ; vu dans ce contexte historique, l'importance que le roman de Moati donne à la perspective juive s'oppose directement au concept bourguibien de la *tunisianité*, c'est-à-dire la vision officielle de l'identité tunisienne.

2. Résumé du roman

Les Belles de Tunis se divise en quatre parties, « Nessim au palais (1856–1864) », « Myriam à la Hara (1864–1900) », « Maya au Passage (1900–1945) » et « Marie au Belvédère (1945–1956) ». Les quatre personnages dont les prénoms apparaissent aux titres des différentes parties représentent quatre générations de la même famille, qui trace son parcours de la Hara (quartier pauvre de Tunis où les juifs étaient obligés de vivre jusqu'en 1857) aux quartiers français de Tunis. Ce parcours familial couvre également le dernier siècle d'une présence juive importante en Tunisie, puisque le nombre des membres de la communauté juive a commencé à diminuer d'une manière importante après la fin du protectorat français en 1956.

Le roman commence par l'histoire de Nessim Scemama, marchand de tissu originaire de la Hara ; parvenu au rang de contrôleur des finances, et devenu le bras droit du premier ministre du royaume, Nessim sert aussi de *caïd*, ou chef, de la communauté juive. Dans cette première partie Moati présente les machinations politiques de Nessim, ainsi que son adoption de sa nièce, Myriam, qui habite la Hara. La deuxième partie raconte l'histoire de Myriam, abandonnée par son oncle qui quitte Tunis à la suite d'un scandale autour des finances du royaume. Myriam se fait ensuite adopter par les Enriquez, un couple juif d'origine italienne dont l'époux est le médecin personnel du bey. La troisième partie du roman revient sur l'histoire de Maya, fille de Myriam, qui se marie avec un juif bourgeois. La dernière partie présente l'histoire de Marie, fille cadette de Maya, traçant la lutte tunisienne pour l'indépendance et finissant par le départ en France de Marie et sa famille.

3. Grammaires d'altérité

Dans leur étude, *Grammars of Identity/Alterity : A Structural Approach*, Gerd Baumann and Andre Gingrich proposent une méthode d'analyse qui offre une application plus fluide et moins figée de l'opposition binaire Moi–Autre, vision qui conceptualise l'altérité et sa relation vis-à-vis de l'identité. Les trois grammaires

que présentent Baumann et Gingrich — la *segmentation*, l'*encompassment* et l'*orientalization* — expliquent comment les circonstances sous lesquelles nous considérons l'altérité la transforment. Selon Baumann (2006), la *segmentation* consiste en ce que les personnes deviennent Même ou Autre selon le contexte : « l'ami de mon ami est mon ami ; l'ennemi de mon ami est mon ennemi ; l'ennemi de mon ennemi est mon ami » (p. 23). La *segmentation* fonctionne à plusieurs niveaux, et chaque changement de niveau apporte une nouvelle relation, faisant des amis des ennemis, ou des ennemis des amis (p. 22). Au contraire de la *segmentation*, l'*encompassment* fonctionne à deux niveaux seulement : au premier, il reconnaît une différence, mais au niveau supérieur cette différence disparaît face à un autre trait universel qui subsume la première différence (p. 25). L'*orientalization* est l'opinion que les traits positifs de notre culture manquent à la culture de l'Autre, et vice-versa. Comme l'explique Baumann, le côté xénophobe de l'*orientalization* se manifeste par le fait que l'on voit certaines valeurs de sa propre culture comme supérieures, et le côté xénophile agit dans le sens que l'on essaie de combler les lacunes de sa propre culture en empruntant les aspects vus comme positifs chez l'Autre (pp. 20–21). Notre étude examine le contexte historique dans lequel le roman de Moati se déroule, et montre la manière subtile dont la mention des comestibles, telles la *boukha* et la *meloukhia*, transforme l'*orientalization* qui caractérise la *tunisianité* bourguibienne en l'*encompassment*, une ouverture qui laisse assez de place dans la *tunisianité* pour la communauté juive.

4. Boukha

Selon le site web de Boukha Bokobsa, la première distillerie au monde à produire de la *boukha*, cette eau-de-vie à base de figes a ses origines en Tunisie en 1815 chez un immigré juif de Russie, Yaakov Bokobsa. En 1890, lors du protectorat français, Abraham Bokobsa, petit-fils de Yaakov, a établi une distillerie industrielle près de Tunis, et la *boukha* est devenue « la boisson nationale de la Tunisie » (Boukha Bokobsa) ; elle était déjà « le premier alcool fabriqué pour les juifs, par des juifs » (Montefiore, 2012).

Dans *Les Belles de Tunis*, la *boukha* est la première consommation que nous voyons, dès la deuxième page du texte (Moati, 2004, p. 14), et elle apparaît à un moment où le roman présente l'affaire Bathou Sfez², incident survenu en 1857 et qui a entraîné des conséquences diplomatiques et historiques considérables pour la Tunisie, surtout pour sa communauté juive (Lafi, 2016, p. 100). Bien que les détails de l'affaire Bathou Sfez varient selon les versions, les historiens sont d'accord sur le fait que Bathou a été condamné à mort pour avoir blasphémé l'islam devant un groupe de Tunisiens musulmans. Ce délit a provoqué la colère extrême du groupe, qui l'a battu, et des émeutes violentes ciblant des entreprises et des maisons juives

² Le prénom « Bathou » s'écrit de plusieurs manières ; nous utilisons l'orthographe de Moati.

et européennes ont éclaté à Tunis. Le bey, ou le monarque de Tunisie, se trouvait pris entre la loi islamique qu'invocaient ses sujets musulmans et l'indignation des présences européennes à Tunis, qui redoutaient les exigences de cette loi vis-à-vis de la sécurité personnelle de leurs citoyens (p. 101). Les consuls britannique et français ont plaidé la clémence pour Bathou Sfez auprès du bey, mais c'est à la volonté de ses sujets musulmans que le souverain s'est plié, et Bathou Sfez a été exécuté (p. 101). L'exécution de Bathou Sfez a effrayé la communauté juive et après l'évènement, un groupe de négociants juifs se sont plaints auprès du consul anglais, exprimant les soucis qu'ils avaient pour leur sécurité (p. 103). Le consul a pris leur cause et a demandé au bey une garantie de sécurité pour tous ceux qui vivaient sur le sol tunisien. Il a fait comprendre à Mohammed Bey qu'une flotte anglaise se trouvait à Malte, prête à intervenir. Quant à la France, elle aussi a envoyé une force navale pour convaincre Mohammed Bey d'agir dans les intérêts de tous ses sujets (Boularès, 2012, p. 458).

Cette démonstration de force de la part des pouvoirs européens a poussé Mohammed Bey à établir le Pacte Fondamental, document qui garantissait : « la sécurité des personnes et des biens, l'égalité de traitement en matière fiscale, l'égalité de traitement en justice entre musulmans et non-musulmans, le respect de la pratique religieuse des non-musulmans » (Boularès, 2012, pp. 460–461). Comme l'explique Paul Sebag, plus que n'importe quelle autre chose, le Pacte Fondamental reconnaissait « aux Juifs les mêmes droits et les mêmes devoirs qu'aux musulmans, en supprimant à leur encontre toute forme de discrimination, les beys réformateurs mettaient fin à leur statut d'*ahl al-dhimmi* » (Sebag, 1991, p. 119). Depuis la conquête arabe de la Tunisie en 647 l'islam y est la religion dominante ; jusqu'en 1857 les juifs vivaient sous le statut de *ahl al-dhimma*, ou « gens du Livre », ce qui leur permettait de continuer la pratique de leur religion, mais qui leur exigeait la *jezya*, un impôt religieux pour les non-musulmans (p. 49). Dans l'histoire tunisienne, l'affaire Bathou Sfez est un évènement capital, car elle a mené à l'établissement de l'égalité administrative entre tous les Tunisiens.

Dans *Les Belles de Tunis*, nous voyons la *boukha* pour la première fois sous la lumière de l'*orientalization*, puisque le fait de la consommer marque l'altérité de Bathou Sfez vis-à-vis de ses compatriotes musulmans. Le texte rend clair l'altérité religieuse de Bathou quand son collègue, Alfredo, lui adresse la proposition suivante : « Si on allait boire de l'arak chez Hamadi ? Nous ne sommes pas arabes, il nous en vendra » (Moati, 2004, p. 11). Cette déclaration établit l'*orientalization* de l'identité de Bathou en mettant son identité religieuse en opposition directe à celle de ses compatriotes arabes ; Bathou peut boire de l'alcool parce qu'il est juif, mais les musulmans ne peuvent pas le faire.

Le texte continue à faire cette distinction entre Bathou et les autres clients de la taverne lorsque Hamadi, le propriétaire, souligne l'altérité de Bathou en l'appelant, « le juif à la chéchia rouge » (p. 14). Dès les premiers paragraphes

du roman l'*orientalization* rend clair l'altérité religieuse de Bathou, mais au paragraphe suivant le texte présente un élément d'*encompassment* avec la *boukha* quand nous lisons : « Bathou attrapa les bouteilles d'alcool de figes à la volée avant de s'installer avec Alfredo sur un banc » (p. 14) ; la précision « alcool de figes » nous signale que c'est de la *boukha* que Hamadi leur sert. Cette distinction est importante, puisque l'*arak* est d'origine égyptienne, donc étrangère, (Huetz de Lemps, 2001, p. 401) et pas d'origine tunisienne. La provenance tunisienne de la *boukha* est un exemple de l'*encompassment* et renforce l'identité de Bathou ; il est juif, mais il est tout de même tunisien.

Nous trouvons que le lien entre la *boukha* et l'*encompassment* devient encore plus profond si nous considérons qu'au moment où le roman de Moati se passe, la Tunisie était sous la domination turque. Pour les Ottomans, consommer de l'alcool distillé, telle la *boukha*, n'était pas interdit par la religion :

La consommation de l'eau-de-vie augmenta après l'occupation de l'Égypte par les Turcs en 1517. En effet, les Musulmans turcs se rattachent au rite hanafite ; or, ce rite n'interdit pas la consommation d'alcool provenant de la distillation, sous le prétexte que Mahomet avait condamné le vin, mais pas l'eau-de-vie (Huetz de Lemps, 2001, p. 401).

La présence turque explique aussi pourquoi Yaakov Bokobsa a pu créer la *boukha* en Tunisie, pays qui faisait partie de l'Empire Ottoman jusqu'en 1881. Qui plus est, la consommation de la *boukha* à cette époque n'était officiellement interdite à aucun Tunisien, autre condition qui rend cette eau-de-vie tunisienne un symbole de la grammaire de l'*encompassment*, au lieu d'un symbole de divisions religieuses. Le fait que la *boukha* apparaisse dans le roman de Moati avec Bathou Sfez insiste sur son importance comme élément d'*encompassment*, puisque c'est par la condamnation et l'exécution de Bathou que le processus menant au Pacte Fondamental s'est mis en marche. Dans le roman de Moati, la *boukha* apparaît au moment qui mène à l'établissement de l'égalité entre tous les Tunisiens.

Si le début du roman établit un lien entre la *boukha* et la *tunisianité*, cette image se répète vers la fin du roman et transforme l'*orientalization* en *encompassment* encore une fois. À la veille de l'indépendance, Myriam et son mari, Mochée, accueillent souvent chez eux Hédi, le fils d'une de leurs amies d'enfance. De temps en temps Mochée et Hédi, un musulman qui, comme l'explique Moati, « commençait à secouer le carcan religieux et même boire un peu d'alcool » (Moati, 2004, p. 277), prennent un verre de *boukha* ensemble. Pendant un de ces moments, ils parlent de l'avenir qu'auront les juifs tunisiens dans une Tunisie indépendante, moment où les conséquences qu'aura l'*orientalization* qui existe dans l'opposition France-Tunisie deviennent évidentes :

- Je me demande si vous ne devriez pas préserver le caractère purement arabe de votre culture, dit Mochée.

- Vous avez peut-être raison. Nous ne savons plus très bien où nous allons, ni sur le plan intellectuel ni sur le plan politique. Pourtant, c'est vrai, nous avons notre culture et nous ne devons pas la mépriser. [...]
- Pendant ce temps, je dois vous avouer, mon cher Hédi, que nous sommes bien tirillés, nous autres juifs. Après des années de lutte et d'effort, on vient enfin de nous accorder, à Myriam et à moi, la nationalité française. [...]
- Je comprends votre désir de devenir français ; [...]. Je sais que les autorités françaises tiennent, comme nous, les juifs tunisiens à l'écart de tous les postes administratifs ou de responsabilité. Pour vous, le protectorat n'aura finalement pas changé grand-chose [...]
- Heureusement, malgré les divergences et les tiraillements qui opposent nos peuples, notre amitié reste intacte, mon cher Hédi (Moati, 2004, pp. 278–279).

Comme cette conversation le montre, au fur et à mesure que la fin du protectorat s'approchait, les juifs tunisiens voyaient leurs conditions de vie en Tunisie s'empirer. Bien que la constitution de la nouvelle nation ait confirmé la protection du libre exercice des cultes, elle a quand même établi l'islam comme la religion et l'arabe comme la langue du nouveau pays (Sebag, 1991, p. 289). L'arabisation de l'État a rétabli le statut officiel d'une altérité devenue coutumière après l'établissement du Pacte Fondamental, puisque les juifs n'étaient formés qu'en français et n'avaient jamais eu le droit d'apprendre à lire ou à écrire l'arabe. Exercer des professions libérales leur serait désormais impossible à cause de la langue officielle du pays, donc ils ont décidé de quitter le pays (p. 95). Au cours de leur discussion Hédi et Mochée prennent un verre de *boukha* ; de cette manière, le texte nous montre encore que la *boukha* transforme l'*orientalization* en *encompassment*, car bien que la politique de l'indépendance risque de séparer les deux amis, leur *tunisianité* les lie à jamais. L'*encompassment* que la *boukha* symbolise est plus fort que les incertitudes de la fin du protectorat. Malgré l'altérité de la communauté dans laquelle la *boukha* trouve son origine, l'eau-de-vie à la figue est devenue un symbole de l'identité tunisienne ; lorsque Mochée et Hédi en boivent, c'est en tant que Tunisiens, et pas en tant que juif et musulman. Même en dehors du roman de Moati, la *boukha* sert de symbole d'identité en Tunisie : « la *boukha* Bokhobza [*sic*] reste en effet un repère pour des générations de Tunisiens de toutes confessions et l'un des symboles de la Tunisianité » (Bourial, 2020). Même si Mochée et Myriam quittent la Tunisie, de par les liens affectifs qu'ils ont avec leur pays d'origine ils n'arrêteront pas d'être Tunisiens et nous trouvons dans ce fait encore un exemple de la manière dont l'*encompassment* unit là où l'*orientalization* divise

5. Meloukhia

La *meloukhia*³ n'apparaît qu'une seule fois dans *Les Belles de Tunis*, mais le contexte dans lequel nous la voyons souligne l'importance de sa présence. Tout comme la *boukha* sert à souligner la *tunisianité* des juifs comme Bathou et Mochée,

³ Le nom de ce mets s'écrit de plusieurs manières ; nous utilisons l'orthographe de Moati.

la *meloukhia* souligne la *tunisianité* d'Eugenia, personnage juif d'origine italienne qui s'installe à Tunis et qui cherche à s'assimiler à la société tunisienne ; Eugenia et son mari adoptent Myriam après que sa famille l'abandonne. Le mari d'Eugenia est le médecin personnel du bey, et la meilleure amie de Myriam est la fille de Mabrouka, la dame d'honneur de Lalla Kalthoum, la sœur du bey. Lalla Kalthoum invite Eugenia et Myriam à passer la journée à la plage avec elle, où la princesse leur sert de la *meloukhia*. Avant qu'Eugenia n'en mange pour la première fois, Lalla Kalthoum la prévient que le plat a un goût et une couleur particuliers :

Tenez, nous avons préparé du couscous et aussi une autre spécialité tunisienne, très appréciée ici, et surtout des femmes, cela s'appelle la *meloukhia*. C'est très particulier comme couleur, comme odeur, comme goût. Ne vous forcez pas, si vous n'aimez pas, je comprendrai très bien (Moati, 2004, p. 151).

Dans *Les Belles de Tunis*, cette scène est encore un exemple de la transformation de l'*orientalization en encompassment*. Lalla Kalthoum, princesse musulmane et Eugenia, bourgeoise juive, viennent de deux communautés différentes, mais la *meloukhia* est un plat qui les unit. Si nous examinons l'histoire du plat, nous trouvons qu'il est d'origine juive, et royale ; la *meloukhia* a ses origines en Égypte, où des juifs mizrahis auraient été les premiers à la préparer, également connu sous le nom « mauve juive » (Kell, 2013). Sous le règne de certains pharaons, la consommation du plat aurait été réservée au roi et la racine *melouk* vient du mot arabe pour « roi » (*Mloukhiya, pour que l'année soit verte*, 2021). Cet épisode qui nous présente la *meloukhia* dans le texte comprend aussi l'aspect juif du plat, qu'Eugenia représente, et son aspect royal, que Lalla Kalthoum représente. L'*encompassment* de la *tunisianité* se retrouve dans la préparation tunisienne de la *meloukhia*, unique dans toutes les régions où elle se mange. En Tunisie, les feuilles de la plante dont le plat porte le nom sont séchées, et puis moulues, ce qui produit une poudre très fine. À la poudre, on ajoute de l'huile d'olive et de l'eau, mélange qui se cuit ensuite pendant des heures à feu doux (Zana Murat, 2016, p. 217). Cette distinction fait du plat dégusté dans le roman de Moati encore un emblème important de l'identité tunisienne et ce mélange huile-eau est une excellente métaphore de la société tunisienne, où les diverses communautés habitent ensemble, sans jamais s'intégrer entièrement. Dans le roman, le moment où Eugenia montre qu'elle aime bien le plat en dépit de son aspect peu appétissant est comme un rite d'assimilation à la *tunisianité* :

Ainsi qu'elle le voyait faire à la princesse, Eugenia trempa son pain dans le liquide noirâtre et visqueux et...quel délice ! Jamais elle n'avait goûté un mets si fin au palais, si délicatement parfumé et épicé. Elle remercia vivement la princesse de lui avoir fait connaître ce plat exquis. - Il est si rebutant d'aspect, répondit Kalthoum, que je ne le propose qu'à des amies capables de l'apprécier. Et je savais, par intuition, que vous seriez de celles-là (Moati, 2004, p. 152).

Quand Eugenia goûte à la *meloukhia* que lui offre Lalla Kalthoum, c'est une sorte de communion ; en acceptant de manger de la *meloukhia* Eugenia, juive d'Italie, accepte de s'assimiler à la *tunisianité*. Le fait que ce soit Lalla Kalthoum qui lui fait déguster le mets est une manière subtile d'indiquer l'importance de la communauté juive en Tunisie ; en tant que la sœur du bey et la femme du premier ministre, Lalla Kalthoum est la femme la plus puissante du pays. Dans le roman, Lalla Kalthoum ne prend aucun repas avec personne d'autre, ce qui souligne l'importance de ce moment avec Eugenia. Le seul repas que la princesse et Eugenia partagent, à l'invitation de Lalla Kalthoum sur sa plage privée, est un mets qui n'est pas tunisien d'origine, qui vient d'ailleurs, mais dont la Tunisie a adopté une préparation particulière. C'est aussi un mets d'origine juive dont l'importance pour les deux communautés, musulmane et juive, est claire, puisque les deux en mangent au début de l'année pour assurer le bonheur du nouvel an (*Mloukhiya, pour que l'année soit verte*, 2021). De plus, la *meloukhia* est connue partout en Tunisie comme, « le plat qui ne finit jamais » (Zana Murat, 2016, p. 217), symbole de la présence millénaire des juifs en Tunisie. Lalla Kalthoum et Eugenia représentent deux communautés différentes, musulmane et juive, situation qui semble témoigner de l'*orientalization*, mais à cause des origines de la *meloukhia* et de l'importance que l'auteure donne à sa dégustation, cette *orientalization* se transforme en *encompassment*.

6. Conclusion

Avec son roman *Les Belles de Tunis*, Nine Moati nous offre non seulement une chronique de l'histoire communautaire des juifs tunisiens, mais elle nous fait aussi comprendre combien la présence millénaire des juifs est importante pour l'histoire et le développement de la Tunisie. Moati expose la lacune naturelle qui se présente dans le concept bourguibien de la *tunisianité*, identité qui se base sur l'*orientalization* de l'opposition Français – Arabe : « vis-à-vis des Musulmans tunisiens, en dépit des liens d'ordre économique et même culturel tissés au cours des siècles, les notions de 'symbiose' et de 'tunisianité' [...] ne réussirent pas à s'imposer et à réunir entre elles les deux communautés » (Maarek, 2014, p. 261). Concevoir l'identité tunisienne sans y inclure la communauté juive est pourtant impossible, comme le roman de Moati nous montre. Dans *Les Belles de Tunis*, la *boukha* et la *meloukhia* créent un lien entre cuisine et identité culturelle, et dépeignent comment la gastronomie unit la population diverse de la Tunisie. Présenter le rôle de la communauté juive dans l'histoire tunisienne comme le fait Nine Moati révèle aux lecteurs combien l'identité judéo-tunisienne était complexe et combien son expression, son existence et sa liberté dépendaient du groupe majoritaire au pouvoir. *Les Belles de Tunis* présente des aspects de la vie quotidienne en parallèle avec les moments importants dans l'histoire tunisienne, ainsi soulignant ainsi l'importance de la présence juive dans l'histoire de la

Tunisie, et faisant valoir les contributions de cette communauté à la *tunisianité*. De plus, cette juxtaposition transforme la grammaire binaire de l'*orientalization* en une grammaire d'*encompassment*, une ouverture qui produit une *tunisianité* plus riche et plus inclusive que celle de Bourguiba. De par son insistance sur l'importance capitale de la présence juive en Tunisie, *Les Belles de Tunis* montre au lecteur qu'elle est une clef de voûte de l'identité et de l'histoire tunisiennes, et non seulement un aspect du décor.

Références

- Baumann, G. (2006). Grammars of Identity/Alterity: A Structural Approach. In G. Baumann, & A. Gingrich (Eds.), *Grammars of Identity/Alterity: A Structural Approach* (pp. 18–50). New York: Berghahn Books.
- Baumann, G., & Gingrich, A. (Eds.). (2006). *Grammars of Identity/Alterity: A Structural Approach*. New York: Berghahn Books.
- Boukha Bokobsa*. Retrieved September 16, 2021, from www.boukhabokobsa.com/The-Legend.html.
- Boularès, H. (2012). *Histoire de la Tunisie : Les grandes dates de la préhistoire à la révolution* (2nd ed.). Tunis: Cérès.
- Bourial, H. (2020). Qui veut saboter la Boukha Bokhobza ? Retrieved September 16, 2021, from <https://www.webdo.tn/2020/08/06/qui-veut-saboter-la-boukha-bokhobza/#.YUYqa7hKhUQ>.
- Huetz de Lempis, A. (2001). *Boissons et civilisations en Afrique*. Bordeaux: Presses universitaires de Bordeaux.
- Kell, B. (2013). Ordinary and Extraordinary: Ancient Green from an Antique Land. *Edible Milwaukee*. Retrieved July 18, 2021, from www.ediblemilwaukee.com/recipes/oancient-green-antique-land-molokhia.
- Lafi, N. (2016). Challenging the Ottoman “Pax urbana”: Intercommunal Clashes in 1857 Tunisia. In N. Fuccaro (Ed.), *Violence and the City in the Modern Middle East* (pp. 95–108). Stanford: Stanford University Press.
- La Mloukhiya, pour que l'année soit verte*. Retrieved April 24, 2021, from www.lepetitjournal.com/tunis/.
- Maarek, A.-A. (2014). *Les Juifs de Tunisie entre 1857 et 1958 : Histoire d'une émancipation*. Paris: Glyphe.
- Moati, N. (2004). *Les Belles de Tunis* (2nd ed.). Tunis: Cérès.
- Montefiore, A. (2012). Wine Talk: Under the Fig Tree. *Jerusalem Post*. Retrieved July 16, 2021, from <https://www.jpost.com/arts-and-culture/food-and-wine/wine-talk-under-the-fig-tree>.
- Perez, D. (2013). L'évolution des cultures politiques tunisiennes : l'identité tunisienne en débat. *Le Carnet de l'IRMC*. Retrieved July 27, 2021, from <https://irmc.hypotheses.org/723>.
- Sebag, P. (1991). *Histoire des Juifs de Tunisie : Des origines à nos jours*. Paris: L'Harmattan.
- Zana Murat, A. (2016). *La Cuisine juive tunisienne de mère en fille* (2nd ed.). Paris: Albin Michel.